



Le Pays vide, Catherine Guillebaud, éd. Confluences, janvier 2014

Que fait François Ricci, écrivain en mal d'inspiration, à Shibam, ville du Yémen posée au milieu de l'Hadramaout, à la lisière du grand désert d'Arabie, le Rub Al Khali ? Que s'est-il passé pour que ce lieu improbable le retienne, sans espoir de retour ? Ce qui devait être un séjour organisé dans le cadre d'une bourse littéraire se transforme peu à peu en fuite irrémédiable où rien ni personne ne pourra détourner François de son projet. Lentement, il se défait de son ancienne vie, de ses peurs, de ses ruses et de ses accommodements. Et dans ce lent mouvement de déconstruction, tout paraît plus clair, plus apaisé. En allant dans les pas de François Ricci, Catherine Guillebaud lève le voile sur ce sentiment si particulier qu'est le désir de disparition.

Extrait :

« Le soleil va bientôt disparaître derrière la chaîne montagneuse. Mais l'embrasement fugitif provoque sur la cité tout entière plonge François Ricci dans un état de bonheur absolu. Chaque fin d'après-midi, il escalade la colline en face de l'oasis et attend ce moment, assis sur une grosse pierre, toujours la même. Il est là, perdu dans une contemplation recueillie, ne pensant à rien, presque absent à lui-même. Son regard se perd, ne fixe rien en particulier, comme si le panorama qui l'entoure n'avait pas vraiment d'importance. A ses pieds, les gratte-ciel de terre réfléchissent la lumière. Puis, tout va très vite : l'ombre déferle sur la ville telle une vague et les maisons, une à une, s'éteignent comme des lampes. Il ne reste alors plus qu'un tremblement clair qui s'accroche un instant sur le blanc des toits en terrasse. Bientôt, les lueurs vertes des minarets se mettent à briller et lorsque le couchant n'est plus qu'un lointain écho, François redescend. »



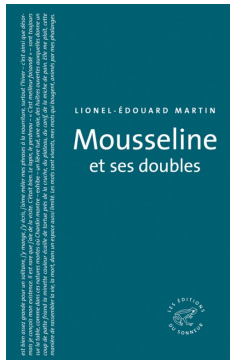
L'Homme qui marchait avec moi, Claude Margat, éd. La Différence, mai 2014

Dans L'Homme qui marchait avec moi, Claude Margat nous livre, sous forme de récit initiatique, la quête d'unité existentielle qu'il recherche dans la peinture et le Tao. Un homme se souvient, au vu d'un cliché quelques années avant sa mort, de l'ami qui l'accompagnait dans ses déambulations à travers le marais poitevin. Comment était née cette amitié ? Qu'est-ce qui s'était noué, au fil de marches dans les bois, à l'écoute des oiseaux, dans le silence, entre ce professeur de dessin, rebelle, frustré par l'enseignement qu'il devait donner à ses élèves, et l'homme qui dit « je » dans le récit, artiste et écrivain, à la recherche d'une harmonie entre le corps et l'esprit ? L'amitié se noue dans le rythme de la marche, dans un corps à corps avec la nature qui régénère les deux hommes, jusqu'au jour où, soudain, le professeur s'éprend d'une passion violente pour l'une de ses élèves.

Extrait :

« Il suffit que je pose les yeux sur cette image pour que me reviennent aussitôt à la mémoire toute l'histoire et le décor. L'histoire est presque terminée ; pas le décor. »

Il y a des jours où je me demande ce qu'il dirait, ce qu'il ferait s'il vivait encore. A la réflexion, je ne suis pas certain qu'il souhaiterait continuer la partie. A la fin, il avait tourné le dos à l'échiquier, renoncer à l'affrontement, dit ou pensé : vie invivable de toute façon. Là déjà, sur la photo, appuyé sur son bâton de marche, traînant la jambe, on voit un homme que la vieillesse talonne prématurément. Il ne lui restait que quelques années à vivre. S'en doutait-il ? C'est probable. Autrement, eût-il écrit ces mots sur la photo, un an plus tard ? »



Mousseline et ses doubles, Lionel-Edouard Martin, éd. du Sonneur, sept 2014

Lors d'un séjour à Paris, Mousseline s'émancipie de la tutelle paternelle et rencontre Joseph. Avec lui, elle découvre la ville, la littérature et l'amour. Leur passion, aussi imprévisible que totale, est tragiquement interrompue. Elle décide dès lors de s'installer dans la capitale et y ouvre une agence matrimoniale. En charge de l'éducation de son neveu Michel, elle reporte son affection sur l'enfant, avec le désir inconscient de lui voir endosser la personnalité de Joseph. Michel devra alors parvenir à s'imposer pour devenir pleinement lui-même — un écrivain.

À sa manière sensible, poétique, imagée, *Mousseline et ses doubles* est une saga française et familiale, qui débute à la fin du dix-neuvième siècle en province et s'achève de nos jours à Paris. C'est un voyage à travers la France, sa géographie, son histoire (la Seconde Guerre mondiale, la guerre d'Algérie...).

Extrait :

« Hier un voisin m'a donné du gibier – dans le bourg tout le monde chasse et pêche, braconne à l'occasion : chez nous, ce n'est pas rien que d'offrir le lapin de garenne, le perdreau, c'est une profonde marque d'estime. J'ai débouché la bouteille de bourgogne, nous avons bu le coup parmi la plume, le poil ensanglantés, parmi les mots vifs sur l'écran de l'ordinateur – le curseur palpait. La table de la cuisine est bien assez grande pour un solitaire, j'y mange, j'y écris, j'aime mêler mes phrases à la nourriture, surtout l'hiver – c'est ainsi que désormais je conçois mon existence. Il est rare que j'aie de la visite. C'était bien. »



Normale saisonnière, Sofia Queiros, éd. Isabelle Sauvage, juin 2014

Normale saisonnière, c'est d'abord la banalité du quotidien, pourtant fait d'intimes et profondes violences... Des notations météo en ouverture de chaque page donnent le *la*, en quelque sorte – qui ont été entendues en anglais comme une petite musique d'accompagnement, comme la bande son de ce qui se déroule dans ces pages. Comme la météo que l'on entend sans l'entendre et qui imprègne cependant nos journées – et alimente nos conversations de rien... Ces notations sont bien le reflet d'une météo intérieure en butte à la réalité qui, bien que *normale*, de *saison*, ne peut pas l'être, *normale*, quand il s'agit des derniers moments du père, de la mort, de la solitude, l'enfance et la vieillesse, de l'attente amoureuse aussi bien...

Extrait :

« Some mist is likely to develop, especially towards the coast.

Elle prend des notes en écoutant les radios anglaises en lisant les livres en regardant les télévisions sur des petits cahiers noirs à lignes sans grands ni petits carreaux. Elle note des mots des

expressions et gribouille des figures des silhouettes des faces de rat et des fleurs. Parfois aussi des oiseaux ou des éléphants. Quand le temps s'y prête dans sa véranda sous le soleil plongeant. Elle étire ses jambes. Un chat ou autre se niche et ronronne et elle lui ou autre s'endormit à hauteur de nuages.

Elle a deux mots nouveaux sous son oreiller. »



Les Anges à part, Elie Treeese, éd. Rivages, janvier 2014

De jeunes garçons arpentent la campagne à la recherche de quelques cigarettes, d'une bière ou d'une fille à conquérir. Ils ont élu refuge dans une maison abandonnée où Carabi, le nouveau venu, projette de mettre à l'abri les trésors de l'enfance. Ensemble, ils s'initient aux jeux de la transgression visant des adultes dépeints sous les traits de la dérision enfantine. Jusqu'à ce que leur amitié se fissure.

À mi-chemin de Mark Twain et de Faulkner, ce texte vigoureux et loquace tente de restituer l'intense sentiment de liberté de la prime adolescence et la part de rêve qui lui est inhérente.

Extrait :

« Il a fait un pas dans leur direction, mais les autres ne regardaient pas.

Alors il a fini par avancer, comme ça, au milieu des arbres. Et sa dégaine avait quelque chose d'étrange, avec la veste blanche, et puis encore des chaussures blanches, et encore la chemise blanche dans une sorte de pantalon. Alors Franck a avancé lui aussi et il a dit nom de dieu, c'est ce type qui se ramène. On dirait une sorte de gourou, putain, ouais on dirait Raël, Raël tu sais, Raël et sa bande de tapettes.

Les autres rigolaient sur le côté, en continuant de regarder vers les arbres. La Buse a craché par terre en attendant que ça se précise, et les Jumeaux ont pris leur air habituel, comme la couille droite qui se sert contre la couille gauche. »